

Recherches sociographiques



Esdras MINVILLE, *Pages d'histoire 3. Visions d'histoire du Canada et du Canada français*

Pierre Lanthier

Volume 36, Number 1, 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056922ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056922ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lanthier, P. (1995). Review of [Esdras MINVILLE, *Pages d'histoire 3. Visions d'histoire du Canada et du Canada français*]. *Recherches sociographiques*, 36(1), 135–137. <https://doi.org/10.7202/056922ar>

notre penseur de justifier la loi «du cadenas» par la culture, on l'a vu, et plus tard, en réplique aux jeunes baveux de la Révolution tranquille accusant son école-pépère d'avoir négligé l'État comme instrument d'émancipation «nationale», il leur reprochera d'oublier «que l'État n'a pas toujours été l'un des nôtres!» (p. 549). En attendant, n'est-ce pas, il fallait bien rebâtir par la base, moderniser l'agriculture, lancer des PME et des coopératives, «acheter chez nous», associer les forces vives, enquêter scientifiquement sur «notre milieu», former des «hommes», et leur donner une «doctrine» de salut national jusqu'au jour où on soit en mesure de mettre l'État de son bord —oui, «jusque, s'il le faut, la sécession (p. 551).

Bref, s'il n'est pas certain que la pensée nationaliste d'Esdras Minville conserve toute sa pertinence dans les temps présents, cela ne veut pas dire qu'elle y soit sans échos. Voilà pourquoi les règles de la bienséance — et de l'historiographie — déconseillent d'aller cracher sur les tombes. On y dépose quelques fleurs à l'heure du souvenir, puis, à pas médités, on s'en retourne plonger dans l'écume des jours.

Jean-Jacques SIMARD

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Esdras MINVILLE, *Pages d'histoire 3. Visions d'histoire du Canada et du Canada français*, Montréal, Les Presses des HEC / Fides, 1992, 546 p. (Œuvres complètes, tome 10.)

Édité par François-Albert Angers et publié avec le concours de l'École des Hautes Études commerciales et de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, ce dixième volume des œuvres complètes d'Esdras Minville clôt la série «Pages d'histoire», avec, notamment, les travaux proprement historiques de l'économiste montréalais. Le livre se divise en trois parties. Dans la première on trouve d'abord l'*Histoire économique du Canada*, dont l'édition d'origine remonte à 1934, et à laquelle l'éditeur a annexé deux courts essais de politique économique datant de 1945 et 1947; sont ensuite rassemblés, sous le titre «Le Canada français, quelques aspects du problème social», divers écrits datant pour la plupart des années cinquante. Y figure entre autres le célèbre «Essai de définition sociologique». Dans la deuxième partie, intitulée «Chronique d'événements significatifs de la période 1927-1957», se succèdent une dizaine d'articles parus le plus souvent dans des revues comme l'*Actualité économique* et l'*Action nationale*, et abordant des sujets tels que la question du Labrador, les allocations familiales et l'Exposition universelle de Paris en 1937; on y trouve également un échange de lettres entre Minville et Duplessis au sujet des relations Ottawa-Québec au lendemain de la guerre. Enfin, la troisième partie est composée d'un manuscrit de 1957 sur le Canada, d'impressions de voyages et de commentaires parus dans l'*Action nationale* en 1950 sur un manuel d'histoire du Canada et sur l'œuvre de Lionel GROULX.

En éditant depuis la fin des années soixante-dix les travaux de son maître, François-Albert Angers poursuit inlassablement deux objectifs. Le premier, comme conséquence à l'accession de l'œuvre de Minville au titre de patrimoine national, consiste en sa publication

intégrale. Tel que précisé dans le tome 6 (p. 20), il n'est pas question de faire un tri : « tout doit être publié », y compris les inédits. L'historien des idées ne peut que s'en réjouir. Toutefois, ce genre de travail pose de sérieux problèmes d'édition. Il arrive souvent, en effet, qu'un auteur, dans des œuvres de circonstance (conférences, articles, etc.), reprenne des pages entières qu'il a antérieurement rédigées. Minville ne fait pas exception. Bien de ses écrits comportent des répétitions qu'il aurait été important de reproduire en totalité. Aussi l'éditeur a cru bon faire des retranchements et des renvois aux tomes où les textes paraissent pour la première fois. Dans ce dixième volume, on ne sera donc pas surpris de la fréquence élevée de telles amputations. Il en résulte un texte décousu et la nécessité de recourir à plusieurs tomes si l'on veut reconstituer l'original. Pour pallier ce problème, paraîtra dans le dernier livre des *œuvres complètes* un index bibliographique permettant de rabouter les morceaux.

En second lieu, Angers tient à mettre en évidence « la mentalité avant-gardiste » (p. 10) de Minville. Ne vivons-nous pas la désillusion des promesses non tenues de la Révolution tranquille ? Le temps n'est-il pas venu de préconiser non pas « un impossible retour en arrière, mais [des] solutions nouvelles qui se rattacheraient, en esprit de continuité, à la tradition » (p. 15) ? Ne conviendrait-il pas de sortir de l'oubli les œuvres de penseurs comme Minville, quitte à les adapter à notre réalité ? Comme il l'explique dans le tome 1, page 37 (auquel il nous renvoie), l'éditeur estime que « c'était rendre service à l'œuvre de Minville que d'effectuer les transpositions élémentaires nécessaires en vue de mettre en valeur la dimension universelle de son œuvre ». En outre, il a tenu à « moderniser » (*ibid.*, p. 38) certaines expressions. Dans le tome 10, cela se traduit par diverses retouches accompagnées de notes en bas de page précisant leur nature. C'est ainsi qu'à la place de « province de Québec » et « la Province », Angers a mis « Québec ». Et dans l'énoncé « l'Église a assumé et assume encore... », il a remplacé « et assume encore » par des points de suspension entre crochets (p. 249). De tels changements sont-ils vraiment utiles ? Après tout, le lecteur n'ignore pas que Minville est un intellectuel d'avant la Révolution tranquille et que les choses ont bien évolué depuis. En « modernisant » le texte, l'éditeur en complique la lecture, déjà perturbée par la suppression des répétitions. Sachons toutefois gré à Angers d'avoir fait d'utiles ajouts à l'*Histoire économique du Canada*. En caractère gras, il a en effet inséré dans le texte original des commentaires inédits de Minville qui accentuent la portée idéologique de l'ouvrage.

Il y aurait mauvaise grâce à faire l'appréciation critique d'une œuvre écrite il y a plusieurs décennies et qui se prête plus à l'interprétation historique qu'au compte rendu. D'ailleurs, se multiplient les essais, mémoires et articles consacrés au clérico-nationalisme de l'entre-deux-guerres, le liant tantôt aux préoccupations sociales et politiques de l'Église catholique, tantôt aux inquiétudes d'une petite bourgeoisie frileuse entre le grand capital et le prolétariat, et tantôt à l'anti-libéralisme des milieux d'extrême droite. Dans un cas comme dans l'autre, on a souvent tendance à faire de la pensée de Minville le simple prolongement « économiste » de celle de GROULX. À notre avis, et les écrits rassemblés dans le tome 10 le montrent bien, les idées de Minville relevaient également de la réflexion de toute une génération, partout en Occident, d'économistes et d'hommes d'affaires ayant beaucoup écrit. Et encore, ne s'agissait-il pas seulement de penseurs issus des milieux corporatistes, mais d'individus férus de technologie et proches des grandes organisations industrielles. Par exemple, dans le cas français, Ernest Mercier, Auguste Detoeuf, Raoul Dautry et Louis Marlio, qui ont articulé un « libéralisme social » en vue de dépasser le « libéralisme manchestérien ».

Aux États-Unis, on pourrait même associer à cette tendance un Henry Ford ainsi que les concepteurs de la Tennessee Valley Authority. Si Minville était l'un des grands représentants du clérico-nationalisme, il était également fils de sa génération.

Par leur critique du libéralisme individualiste au sein même des milieux d'affaires, des hommes comme Minville contribuèrent à leur manière à jeter les bases de l'État-providence et de la société de consommation. Sans doute ne pouvaient-ils en accepter ni les fondements idéologiques ni les conséquences. Mais l'ambiguïté de leur anti-libéralisme les rendit impuissants devant les transformations sociales qui se produisaient. De nos jours, les classes dirigeantes, politiques aussi bien qu'économiques, rejettent de telles positions pour revenir à un libéralisme plus dur que jamais et que renforcent les incertitudes conjoncturelles. Si la pensée de Minville doit renaître, ce ne sera pas dans ces milieux. Il est à craindre que ce ne soit dans des sphères beaucoup plus conservatrices, qui profitent des hésitations de la gauche pour confectionner un corset ultranationaliste dont le Québec n'a nullement besoin.

Pierre LANTHIER

*Centre interuniversitaire d'études québécoises,
Université du Québec à Trois-Rivières.*

*Hommage à Marcel Rioux. Sociologie critique, création artistique et société contemporaine,
Montréal, Éditions Saint-Martin, 1992, 228 p.*

Même si je me trouve très loin du Québec, en visite au département d'anthropologie et de sociologie à l'Université de la Colombie-Britannique, je ne peux pas prétendre au détachement intellectuel au moment d'écrire ce compte rendu. Comme des douzaines d'autres, j'ai eu la chance d'«étudier» avec Rioux. J'ai aussi été le collègue ou l'ami de plusieurs des auteurs qui ont contribué à ce volume. Mais ce ne sont pas les seules raisons pour lesquelles j'aime bien le livre en question. Des pistes de réflexion très importantes pour la sociologie québécoise y sont pointées. Sa qualité toutefois reste quelque peu inégale, problème que posent la plupart des ouvrages collectifs. Plutôt que de résumer chaque article, j'ai choisi de commenter ceux qui entrent en contact direct avec l'œuvre de Rioux, même si cela n'est pas le seul but du livre. Je ne nie pas l'intérêt des autres articles et commentaires mais je m'en tiens ici aux points qu'il reste encore à préciser dans notre dialogue avec son travail.

Il serait en effet trop facile de reprocher à ce volume ce qu'il n'est pas. Il s'agit, comme le disent Jacques HAMEL et Louis MAHEU, avant tout d'un recueil de communications présentées lors d'un colloque tenu en 1986 à l'Université de Montréal pour rendre hommage à Marcel Rioux et non pas d'un livre qui traite de l'ensemble de ses idées de façon critique. Plusieurs textes sur des champs de recherche abordés par Rioux et qui renvoient très peu à son œuvre (à la manière du genre allemand du *Feitschrift*), ainsi que de brefs témoignages de ses collègues et amis ont été ajoutés après le colloque. L'ensemble constitue donc un témoignage de respect et de reconnaissance pour l'œuvre et pour la personnalité de Rioux.